

NOSAKA, Akiyuki, *Les Embaumeurs*, Arles, Actes Sud, 2001, 208 p.

Véronique Heute

Volume 23, Number 1, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1004030ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1004030ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1916-0976 (digital)

[Explore this journal](#)

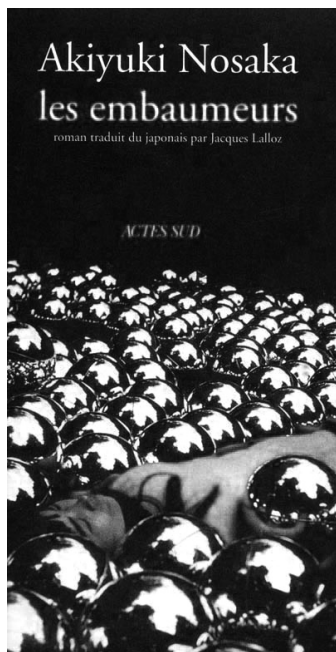
Cite this review

Heute, V. (2010). Review of [NOSAKA, Akiyuki, *Les Embaumeurs*, Arles, Actes Sud, 2001, 208 p.] *Frontières*, 23(1), 89–90. <https://doi.org/10.7202/1004030ar>

NOSAKA, Akiyuki

Les Embaumeurs

Arles, Actes Sud, 2001, 208 p.



Laface vit à « Manda Moroguchi, faubourg d'Osaka », dans un « petit immeuble bon marché » (p. 13). Il a « trente-cinq ans aujourd'hui » (p. 13) quand l'histoire commence. Tout comme l'auteur du roman *Les Embaumeurs*, Akiyuki Nosaka, il est donc né en 1930.

Laface est mouleur de masques mortuaires. Il n'a qu'une obsession : rendre hommage aux cadavres dont il a la charge en les traitant avec respect, estime et considération, mieux que s'ils étaient vivants. Laface n'a pas toujours été mouleur de masques mortuaires. En effet, « il avait travaillé comme attaché commercial dans une boîte spécialisée dans les cadeaux que les familles endeuillées envoient en retour de l'enveloppe qui leur a été offerte en marque de condoléances » (p. 13). Notons ici que comme les personnages de ses romans, l'écrivain Akiyuki Nosaka a exercé de nombreuses fonctions : fendeur de bois, vendeur de sang, de poubelles, de D.D.T., laveur de chiens, terrassier, expert en tests d'intelligence, employé d'agence immobilière, entre autres.

Laface connaît bien les morts. Depuis sa naissance, avec un père fossoyeur, il en a côtoyé tous les jours. Les funérailles représentent, pour lui, un monde familier au point qu'il pense sérieusement créer une affaire dans les pompes funèbres avec trois associés : Un-tantinet – ainsi surnommé parce que l'expres-

sion revient fréquemment dans ses phrases (p. 31) –, Échalote, qui comme Laface et comme Akiyuki Nosaka, a exercé « différents petits métiers » (p. 23) avant de devenir conducteur de corbillard, et enfin un chirurgien esthétique déchu surnommé le doc. Le doc est un personnage effacé, mais essentiel. Il se présente lui-même comme ancien soldat anthropophage : « J'ai même mangé de la chair humaine, de GI » (p. 66). Et il décrit cliniquement la façon dont il la préparait.

Si Laface, aidé du doc, est obsédé par l'idée de bien effectuer son travail en suivant les rituels funéraires japonais et faire ainsi ressortir toute la dignité du mort, Un-tantinet et Échalote voient dans cette association un excellent moyen de gagner de l'argent facilement. Les idées, plus saugrenues les unes que les autres, ne leur manquent pas pour inventer des artifices visant à dissimuler la peur de la mort, en faisant fi de façon excessive des conventions dans le domaine mortuaire. Finalement, ils atteignent chacun à leur manière la célébrité. Mais pour combien de temps ?

UNE OBSESSION QUI REMONTE À L'ENFANCE

Laface revient sans cesse à son enfance, conférant au roman une structure narrative brouillée. Le rythme est soutenu, les phrases sont longues et les incessants retours en arrière expliquent pourquoi Laface possède ce comportement quasi névrotique par rapport à la mort et aux morts. « Dans le plus lointain souvenir qu'il en ait conservé, Laface se voyait debout au bord d'un trou noir, penché pour regarder dans le fond » (p. 18). Ce trou, c'était son père qui le creusait pour enterrer quelqu'un du village.

Laface n'a jamais eu honte du métier de son père. Il a pourtant souffert que ses camarades d'école en rient et que les villageois l'accusent d'avoir engendré la mort de sa mère lors de l'accouchement : « C'est bien le fils d'un fossoyeur, allez. Il a tué sa mère d'un coup de dents avant de sortir » (p. 17).

Laface est hanté par l'idée que son père puisse avoir été nécrophile. Il affirmera lors de confidences avec le doc : « " De la chair, je ne jurerais pas qu'il en ait mangé, mais quand il s'agissait d'une jeune morte, il la déterrait pour la baiser. " [...] Le père n'était pas de bois, après tout, il devait avoir envie d'une femme de temps en temps » (p. 68).

Laface et son père habitaient dans une petite maison située sur le terrain du cimetière. Pour cette raison doublée de la profession de son père, ses camarades d'école le tenaient à l'écart. C'était tout naturellement qu'il s'amusait, seul, avec « une tête de mort, un de ces crânes que la pluie avait ramenés à la surface d'une des nombreuses tombes qui peuplaient le bosquet, un ballon, au fond » (p. 50-51).

Les « courtilières et vers » qui sortaient « à la surface du tas de terre rejetée » (p. 18), quand son père creusait une tombe, étaient les seuls animaux domestiques – et familiers des cadavres – avec lesquels il avait un contact. Il s'en vantera plus tard quand, une fois devenu gourou de la secte des Saints-Visages de morts et s'étant fait enterrer vivant, il commencera à délirer : « C'est que je suis fils de fossoyeur, moi, né au milieu des tombes, élevé parmi les feux follets et j'ai eu les asticots nécrophages pour compagnons de jeu » (p. 203).

Ce qui l'effrayait vraiment, c'étaient surtout les vivants qui suivaient le cortège du défunt. Les enterrements formaient un divertissement pour l'enfant qu'il était, comme une représentation théâtrale, « de véritables fêtes » (p. 19). Il récupérerait tout ce que la famille du mort laissait sur la tombe. Dans son univers mortuaire, il se constituait une collection unique, déjà par goût esthétique et dans une intention obsessionnelle.

C'est donc avec mélancolie qu'il se remémore, compulsivement, les funérailles de son enfance. Les cérémonies funéraires, dans son village, lui procuraient « des tressaillements de bonheur » (p. 19). Aujourd'hui, « aucune différence avec une usine de boîtes de conserve : on fait entrer le mort par un bout et il ressort de l'autre en petits os dans une urne, deux minutes à l'eau chaude et après, pif paf, Enlevez-c'est-pesé-à-consommer ! a-t-on envie de dire » (p. 29). De fait, il le dit, comme l'affirmait déjà son père quand il expliquait à son fils qu'« aujourd'hui qu'on incinère à tour de bras, c'est ni plus ni moins que de faire chauffer l'eau du bain, tandis que les enterrements, ça avait du bon » (p. 50).

Laface avait bien compris que, déjà, à l'époque de son enfance, le « prêt-à-passer pour tous » (p. 32) s'installait. Maintenant, le travail est bâclé, effectué à la chaîne et sans soin. Rien à voir avec le travail de l'époque dans lequel un savoir-faire était nécessaire, comparable à des pratiques rituelles.

QUAND CADAVRES DEVIENT SYNONYME DE BÉNÉFICES

Même si Laface n'a pas pour idée première de profiter de l'argent des cadavres et de leur famille, il sera, comme Un-tantinet et Échalote, amené à thésauriser pour réaliser son projet titanesque : une exposition nationale des funérailles.

L'incinération du défunt est devenue obligatoire par décrets, en raison du manque de place sur les îles japonaises. Dans son roman paru en 1967, Akiyuki Nosaka y fait référence par l'intermédiaire du père de Laface qui remarque que son travail est devenu plus simple, « aujourd'hui qu'on y incinère à tour de bras » (p. 50). Autrefois, l'incinération était destinée seulement aux morts « atteints de maladie contagieuse, typhus intestinal ou dysenterie » (p. 19). Après l'incinération, les os et les cendres sont placés dans une urne funéraire devant laquelle les parents et amis peuvent venir se recueillir durant quarante-neuf jours. Enfin, celle-ci est enterrée dans un cimetière. Le deuil ne dure que le temps des funérailles.

Ces enterrements modernes ne satisfont pas Laface qui estime que « ça doit être plus... [...] organisé pour que le visage du défunt crève l'écran ! » (p. 62). Laface jongle sans cesse entre l'ancien Japon de la tradition et le nouveau Japon de la modernité. Les perpétuels retours en arrière matérialisent ce va-et-vient névrotique. Il pointe du doigt le mercantilisme des pompes funèbres qui ne pensent qu'à « se faire du blé [...], du bénéf » (p. 32). Même s'il affirme à plusieurs reprises « l'argent, on s'en occupera une autre fois » (p. 36) ou qu'« [il] pense pas tellement à [s']en mettre plein les poches » (p. 64), lui-même comptera avec, à un moment donné, et cherchera à en obtenir davantage : « Avec l'argent qu'on aura réuni, à nous deux l'expo fun ! » (p. 202).

Simplement, les enterrements d'aujourd'hui ne répondent pas à ses désirs. C'est pourquoi il essaie de trouver obsessionnellement une idée qui lui permette de « faire le bonheur de [ses] morts » (p. 36). Pour cela, il faut que la mort soit attrayante pour qu'on n'en ait plus peur. Le mort doit être « hissé au rang de vedette respectée » (p. 42-43). Il faut concevoir une « mise en scène funéraire » (p. 33) propre à chaque défunt, comme la cérémonie hollywoodienne des mitsuko, pour rendre hommage aux fœtus résultant des avortements (p. 123-128).

Ses associés se retrouvent très bien dans cette proposition qui

peut rapporter « trois milliards cinq » (p. 36). Faire du bénéfice, gagner le plus d'argent possible grâce aux morts est leur obsession personnelle. Peu importe qu'ils soient ignorés parce qu'ils inspirent la peur de la mort. Le système fonctionne bien et ils s'en servent. Ils ont bien compris que « les proches, [...] tout ce qu'ils souhaitaient, c'était d'être débarrassés [du disparu] le plus rapidement possible » (p. 70). Et de faire de l'humour, en comparant le métier de croque-mort à celui de call-girl pour la raison « qu'on est largement tributaire du téléphone, [...] qu'il faille attendre du soir au matin qu'il sonne pour vous annoncer un décès impossible à prévoir » (p. 47-48).

Tandis qu'Un-tantinet remporte du succès avec son magazine « Le Club Funeralia » (p. 181) et son émission télévisée « Funérailles TV » (p. 184), Laface veut monter « une exposition nationale des funérailles », « une expo fun » (p. 155). Pour cela, il a besoin d'argent. Il va en gagner en exposant les masques mortuaires qu'il a produits jusqu'à présent et en faisant, involontairement, des visiteurs les adeptes d'une secte dont il devient le gourou : la secte des « Saints-Visages de morts » (p. 197).

LES GUERRES ET LEURS CADAVRES POUR AKIYUKI NOSAKA

Les rapprochements possibles entre l'auteur et son personnage Un-tantinet tiennent principalement dans l'engagement politique. Un-tantinet parle de manière passionnée « mêlant à ses propos le vocabulaire rébarbatif de l'ex-militant étudiant qu'il était » (p. 17). Akiyuki Nosaka connaît bien cette pratique puisqu'il s'est allié avec le front uni de la gauche et les étudiants lors des mouvements contestataires de la fin des années 1960. Quand Laface évoque « la lourde dépouille » (p. 21) du conseiller général décédé, il ne fait pas de jeu de mots par rapport au poids social de ce client et il n'est pas impressionné par le milieu de la haute société. L'auteur, connu pour être contre le pouvoir, fait un clin d'œil au lecteur en se moquant du personnage politique et des façons d'agir de son entourage. Un-tantinet est « obsédé par la peur de manquer de nourriture, ce qu'il expliqu[e] par le fait que sa pleine croissance, il l'avait vécue au sortir de la guerre, en période de pénurie » (p. 34). La sœur de l'auteur a connu aussi la famine après la chute du gouvernement et les destructions intervenues durant cette période. Akiyuki Nosaka se reprochera toujours de

l'avoir laissée mourir de faim après la capitulation du Japon, épisode qu'il décrira dans *La Tombe des lucioles*, roman paru aux éditions Picquier en 1988 et qui donnera, la même année, le film d'animation *Le Tombeau des lucioles*, d'Isao Takahata.

La première fois que Laface évoque la guerre, c'est celle de Corée, dans les années 1950. Il n'y a pas participé, mais en a conservé un souvenir macabre concernant les informations qui étaient colportées à propos des soldats américains. Plus tard, il racontera la Seconde Guerre mondiale pour l'avoir vécue en compagnie de son père, toujours côté cadavres. Suite aux « bombardements, une grande époque pour le paternel, son âge d'or, [...] sur Osaka, le 15 mars puis le 1^{er} juin », Laface avait été au contact de « cadavres calcinés » (p. 86), comme il l'est lorsqu'il fait sa réapparition à l'air libre, après s'être laissé inhumer vivant, en tant que gourou de la secte des Saints-Visages de morts. Plus que l'obsession, la folie le gagne. Il se prend pour son père, voulant offrir aux morts « une tombe pour [eux] tous, six pieds quatre pouces de long, quatre pieds six pouces de large, six pieds de profondeur, [...] au couteau comme avec un couteau dans du beurre » (p. 206), comme si leur mort signifiait plus que sa propre vie. « L'apocalypse nucléaire » (p. 206) le conduit aussi au délire quand, une fois le trou creusé, Laface le considère comme l'utérus de sa mère : « C'est vrai que ce doit être le trou d'où je suis né, attends, maman, j'arrive, attends !... » (p. 207).

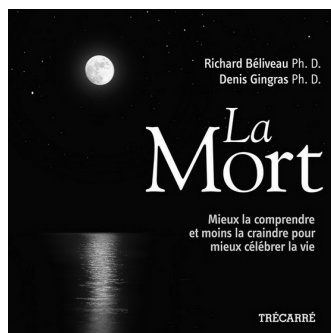
Le thème des funérailles dans *Les Embaumeurs* est l'occasion, pour Akiyuki Nosaka, de mettre en évidence l'absence de tabous par rapport à la mort et le mercantilisme qui imprègne le commerce de la mort au Japon : la tradition est malmenée par les exigences du marché dans le monde contemporain. Ainsi les cérémonies funéraires se doivent-elles d'être attirantes et modernes jusqu'à l'exagération. Bien qu'il paraisse fasciné par les ruines carbonisées et les cadavres, l'auteur règle également dans ce roman quelques comptes avec l'histoire de son pays en ce qui concerne les années de guerre et d'après-guerre : il fait mention des bombes atomiques et incendiaires qui ont arrosé par milliers les villes japonaises, il rappelle les ruines du Japon ensanglanté, les années de famine qui ont suivi la guerre et il déclare son dégoût devant de telles obscénités.

Véronique Heute

BÉLIVEAU, Richard et Denis GINGRAS

La mort

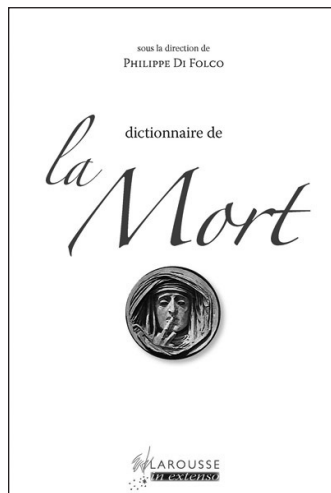
Montréal, Trécarré, 2010, 263 p.



DI FOLCO, Philippe (dir.)

Dictionnaire de la mort

Paris, Larousse, coll. « In Extensio », 2010, 1133 p.



Ces deux ouvrages, exceptionnels (et complémentaires) à plus d'un titre, dressent un panorama particulièrement attrayant et complet des savoirs actuels sur la mort.

Le premier, sobrement intitulé *La mort*, est un ouvrage de vulgarisation scientifique qui se propose de démystifier la mort en expliquant, notamment, les processus biologiques qui lui sont reliés. Les auteurs, Richard Béliveau et Denis Gingras, spécialistes en médecine moléculaire et en oncologie, n'en sont pas à leur première collaboration. On leur doit par exemple les livres à succès *Les aliments contre le cancer* (2005) et *La santé par le plaisir de bien manger* (2009), tous deux parus aux éditions Trécarré. Avec une mise en page soignée ainsi que des illustrations et des encadrés en abondance, ce volume table visiblement sur un lectorat étendu. Un lectorat qu'il a trouvé, si l'on en croit le palmarès des ventes en 2010.

Le second ouvrage, *Dictionnaire de la mort*, aura sans doute moins attiré l'attention, peut-être en raison de son caractère didactique, donc en apparence plus austère. Il s'agit pourtant d'un ouvrage très accessible lui aussi et, à bien des égards, admirablement instructif. Il se questionne quant à lui sur les modes d'expression de la mort. Mettant à contribution plus de deux cents chercheurs, dont Patrick Baudry et David Le Breton, il privilégie de multiples approches, telles l'anthropologie, la littérature, les études culturelles, l'histoire et la sociologie, sans oublier la biologie, le droit (français essentiellement) ou l'économie. Le vocabulaire courant y côtoie le glossaire technique, et les sujets abordés, qui vont d'« Abandon » à « Zombi », surprennent par leur éclectisme. On trouve ainsi des entrées comme « Bambi », « Déchet corporel » ou « Pythagore ». Voilà qui illustre, à tout le moins, la richesse du parcours qui attend le lecteur.

Dans *La mort*, Béliveau et Gingras ont adopté une perspective principalement (mais pas exclusivement) médicale. Ce choix n'a rien d'étonnant, puisque, à l'heure actuelle, 80 % des décès surviennent en milieu hospitalier et que, pour beaucoup d'Occidentaux, le médecin a remplacé le prêtre dans le secours prodigué aux mourants. Or, l'originalité de cet ouvrage repose sur la volonté des auteurs d'intégrer la compréhension scientifique de la mort à une réflexion de plus vaste portée, attentive, notamment, aux dimensions philosophique et culturelle. Ainsi, si les auteurs s'intéressent beaucoup aux neurotransmetteurs, aux molécules et aux infections, ils abordent également des questions aussi diverses que l'euthanasie, l'histoire des armes, les rites funéraires en Égypte ancienne ou la poésie (volontiers macabre) de Charles Baudelaire. Cette pluralité d'aspects vient renforcer la thèse que défendent les deux auteurs : l'être humain peut – et doit – accepter la mort, car une telle acceptation l'aidera à mieux savourer chaque instant de sa précieuse existence.

La mort comporte onze chapitres, ou en réalité dix, car le onzième se compose d'un choix de citations, piquantes pour la plupart, sur la mort et les inépuisables paradoxes que l'esprit humain en a tiré. De Cocteau affirmant : « La mort ne m'aura pas vivant » (p. 249) au bédéiste Jicka définissant la vie comme un « passage sur terre » et la mort comme un « passage sous terre » (p. 248), Béliveau et Gingras terminent leur ouvrage sur une note